

GAZETTE DES CAMPAGNES

LES EPREUVES D'UN ORPHELIN.

I

UNE NOCE AU VILLAGE.

Et des danseurs joyeux les cercles agités
S'enfient, en tournoyant, à coups plus répétés.
PRUD'HOMME.

C'était un soir du mois de juin ; la journée avait été belle. et le coucher du soleil avait prédit, pour le lendemain, une aurore aux doigts de rose, une journée ensoleillée. La nature était apaisée avec la fraîcheur de la nuit. Le village de B... dormait paisiblement sous les regards de la lune qui disparaissait, de temps à autres, sous de légers nuages gris parcourant le ciel. Seule, la maison du maire de la place est éclairée par une faible lueur.

Pourquoi une lampe allumée à cette heure avancée de la nuit ? La douleur y veille-t-elle à quelque chevet ? La mort a-t-elle touché, de son voile empoisonné, quelque tête chérie ? Y pleure-t-on sur des roses fanées, des espérances déçues ? Pénétrons dans cette habitation qui, par sa blancheur et sa propreté, se distingue des autres et montre la supériorité, le rang de ceux qui l'habitent. En entrant on aperçoit, à droite, une porte massive à poignée d'argent : cela seul nous indique que c'est le salon, compartiment qui ne s'ouvre qu'aux grandes fêtes. En face, un grand couloir qui va se perdre dans l'obscurité ; à gauche, une porte ouverte nous fait voir une vaste salle bien meublée, qu'éclairent deux lampes suspendues par des chaînes dorées, au plancher d'en haut. Là, autour d'une table bien ouvragée, deux jeunes filles causent avec leur mère déjà avancée dans la vie ; à ses cheveux grisonnants, on voit que les glaces de la vieillesse ont commencé à roidir ses membres. Sur les genoux de la plus âgée, une robe en *Gros-de-Naples* qui vient d'être terminée. Au sourire qui erre sur ses lèvres de carmen, aux regards joyeux des autres spectatrices, on juge que tout est bien, et que celle qui doit revêtir cette toilette, fera fureur, selon l'expression du grand monde de nos jours. Pourquoi cette toilette si riche, étalée aussi sur un sofa dans un coin de la salle ? Écoutons parler nos trois personnages.

— N'est-ce pas maman, dit la plus jeune, qu'Eliza sera belle, drapée dans cette robe, recouverte de son voile et de sa couronne de mariée ? Ah ! tu es heureuse, Eliza ; demain le bonheur sera dans ton âme ?

— Chaque chose dans son temps et chacun son tour, mon enfant, dit Mme G..., Dieu le veut ainsi ;

il faut bien s'y conformer. Et puis, qui te dit que tu es appelée à prendre un époux sur la terre ?

— Lisons, maman, dit Eliza, ne nous attristons pas de la sorte. Demain, je dirai à Dieu : Je veux Henry pour compagnon de ma vie. Je veux lui être fidèle ; et toutes deux vous unirez vos prières aux miennes. Toi, Emma, tu prieras pour moi en attendant que ton tour arrive, ce qui ne tardera peut-être pas. Maintenant que tout est terminé, allons prendre un peu de sommeil. Demain, au réveil, nos joues ne seront pas décolorées et n'attesteront pas l'insomnie.

— Bonsoir ! maman, dirent les jeunes filles.

— Bonsoir ! mes enfants, et que Dieu exauce nos vœux. Et elles se séparèrent.

Arrivées dans leur chambre, les deux jeunes filles tombèrent ensemble à genoux. Leurs prières terminées, Eliza dit à sa sœur : Demain, je dirai adieu aux joies naïves et si douces de la jeunesse ; demain, je dirai adieu au toit paternel. Je veux faire généreusement mon sacrifice. Il en coûte de quitter le toit qui abrita notre berceau ; mais, en me mariant, je ne brise pas les liens qui me rattachent aux lieux où je vis le jour. L'oiseau construit son nid, et si l'oiseleur cruel ne le disperse pas, au printemps il sait encore y revenir pour y chanter ses amours et ses espérances. Dormons, ma sœur, en attendant le lever du jour.

Le lendemain l'aurore teignait à peine les collines de ses couleurs de pourpre et d'or, que nos jeunes filles procédaient déjà à leur toilette de fête, dont la description nous entraînerait trop loin. La journée allait être chaude ; aucun nuage dans l'espace pour tempérer l'ardeur du roi du jour. Eliza était pâle : elle comprenait, qu bientôt une lourde charge allait peser sur ses épaules ; mais qu'importe, se dit-elle, quand on a vingt ans, qu'on est assez jolie et que le bonheur nous sourit, qui, à ma place, détournerait la tête ? Je suis les inspirations de mon cœur. L'amour partagé, rend fort dans le chemin de la vie. Mon Dieu nous nous aimons, vous le savez ; nous nous soumettons d'avance à tout ce que vous exigerez.

Enfin, l'heure est arrivée. Le carillon de la cloche du temple annonce aux laborieux que la cérémonie va commencer. Tous accourent, car on veut voir le couple riche d'espérance et d'amour ; ils s'avancent tous deux. Elle, le front légèrement baissé, les regards voilés par ses longs cils, rongissant d'une noble pudeur, la couronne sur la tête, de